

CHAPITRE XVI

LA LITURGIE DE LA MESSE : LA COMMUNION

Accipite et comedite : Hoc est corpus neum.

Prenez et mangez : Ceci est mon corps.

(Math., xxvi, 26).

Nous avons présenté au Tout-Puissant notre offrande. Il a bien voulu l'agrèer ; il l'a bénie ; il l'a sanctifiée ; il l'a changée au corps et au sang de son Fils ; la Victime est sur l'autel ; Dieu a été dignement glorifié par la Consécration. Pour compléter le Sacrifice, il faut qu'il y ait manducation : c'est dans la Messe la belle part de la créature. La manducation aura lieu ; Dieu, dans son excessive miséricorde, l'a voulu ainsi : c'est la *Communion*. Des cinq parties de la Messe, c'est, après la *Consécration*, la plus auguste et la plus importante.

I

La Communion est une action si grande, qu'il convient d'y faire une préparation immédiate. Il y a une

préparation commune, puis une préparation spéciale au célébrant et aux fidèles.

I. Préparation commune par la prière adressée à Dieu le Père, aux saints du ciel, à Jésus-Christ lui-même.

Combien l'Église a été magnifiquement inspirée en introduisant dans la liturgie de la Messe le *Notre Père* ! Ah ! la Messe n'est pas seulement l'ACTION, c'est la PAROLE par excellence. Tout-à-l'heure, à la Consécration, nous admirions et nous adorions la parole de la PUISSANCE ; dans le *Pater* nous avons à adorer la parole de la LOUANGE sublime et de la sublime SUPPLICATION. Arrêtons-nous avec complaisance à cette prière, divine entre toutes les prières de la divine liturgie. Savourons à loisir les douceurs et les excellences de l'*Oraison dominicale*, afin de la mieux réciter pendant les saints mystères et aussi en dehors du Sacrifice.

Et d'abord, la première excellence du *Notre Père* c'est d'avoir été composé par Jésus-Christ lui-même. Privilège sublime, privilège unique. Le *Credo* a été fait par les Apôtres, l'*Ave Maria* vient en partie de l'ange Gabriel, en partie de sainte Élisabeth, en partie de l'Église : le *Pater* vient exclusivement de notre Sauveur. Autrefois les Juifs apprenaient à prier soit de leurs parents, soit des prophètes qui étaient les intermédiaires de Dieu. Mais pour nous, chrétiens, ce n'est plus Moïse, ce n'est plus David, ce n'est plus Élie, c'est le Fils de Dieu lui-même qui nous enseigne les demandes que nous devons adresser à Dieu ! Ici c'est du divin tout pur sans aucun mélange d'humain !

Souveraine efficacité : deuxième excellence de l'*Oraison dominicale*. Elle est toute-puissante pour nous rendre Dieu favorable, et obtenir pour nous et pour notre prochain tous les biens du corps et de l'âme, du

temps et de l'éternité. Elle est toute-puissante parce qu'elle est faite par celui qui scrute les profondeurs de l'homme et de Dieu, et qui sait dans quels termes la créature indigente et faible doit s'adresser à son Créateur. Elle est toute-puissante parce qu'elle est rédigée par celui-là même qui doit l'exaucer. Dieu le Père reconnaît délicieusement l'accent, la pensée de son Fils : c'est son Fils qui prie en nous. « Celui que vous devez prier, dit saint Pierre Chrysologue, vous dresse lui-même votre requête et les demandes auxquelles il avait l'intention de répondre ; le roi, pour vous inspirer plus de confiance et vous témoigner son amour, a bien voulu faire l'office d'avocat et vous dicter en personne la demande qu'il devait exaucer : *Ipsum se legit in precibus, qui rogatur.* » Quelle pensée ! Si nous y réfléchissons un peu, avec quelle confiance nous paraîtrions en présence de Dieu pour solliciter ses faveurs ?

Troisième caractère qui distingue l'Oraison dominicale : son admirable brièveté. En venant sur la terre, en prenant un corps semblable au nôtre, le Verbe incarné a tout abrégé. Il a abrégé tous les sacrifices de l'ancienne loi, si multiples et si compliqués, par l'unique sacrifice de la Messe ; il a abrégé tous les préceptes cérémoniels, judiciaires et légaux, en les résumant dans le double précepte de l'amour de Dieu et du prochain ; il a abrégé les prières en les ramenant à l'unique oraison du *Pater*. Prière si courte et si simple dans les termes et dans les pensées, que tous, même les plus ignorants et les moins cultivés, la saisissent, la goûtent et la retiennent facilement par cœur. Prière qui, dans sa brièveté, favorise la dévotion ; car les vifs désirs du cœur, les élans brûlants de l'âme, vu notre faiblesse native, se traduisent par de rapides expressions. Nous aimons à répéter les formules de

prières abrégées. Saint Augustin redisait mille fois le jour cette invocation : « Seigneur, que je me connaisse et que je vous connaisse » ; saint François d'Assise : « Qui êtes-vous, Seigneur, et qui suis-je ? » ou bien : « Mon Dieu et mon tout. » Voi-là pourquoi Notre-Seigneur nous a enseigné une prière très courte afin que nous la redisions très souvent et avec ferveur.

Au reste dans sa brièveté elle est extrêmement complète. Autrefois d'après l'ordre de Dieu, un grand chandelier d'or à sept branches devait éclairer le tabernacle : c'était la figure de l'Oraison dominicale qui éclaire de ses sept rayons l'Église de Dieu, le monde des âmes. D'après saint Augustin, elle se compose d'un préambule : *Notre Père qui êtes aux cieux* ; d'une conclusion : *Ainsi soit-il* ; et de sept demandes qui renferment absolument tout ce qui peut être demandé par la créature. Tout y est prévu admirablement : les intérêts de Dieu, ceux du prochain et les nôtres, nos nécessités tant spirituelles que corporelles. Les trois premières demandes se rapportent à Dieu, les quatre autres à nous-mêmes. Premièrement, nous demandons à Dieu *que son nom soit sanctifié*, c'est-à-dire qu'il soit glorifié, connu et aimé de tous et de nous en particulier : la gloire de Dieu est la fin dernière de toute chose. Secondement : nous demandons notre sanctification et la sanctification de nos frères en disant : *Que votre règne arrive*, deuxième fin de la création. Le moyen pour atteindre l'une et l'autre de ces fins : c'est la soumission à Dieu par l'observation parfaite de ses commandements, et c'est ce que nous demandons à Dieu en disant : *Que votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel*. Après nous être ainsi ménagé la faveur de Dieu par les saints désirs qui concernent sa gloire, nous abaissons nos regards

sur nos misères et nos indigences, et nous demandons à notre Père céleste : 1^o les grâces temporelles et spirituelles qui nous sont nécessaires ou utiles pour vivre et bien agir ; 2^o le pardon de nos fautes ; 3^o l'exemption des tentations ou la force pour en triompher ; 4^o la délivrance des châtimens présents et futurs que nous méritons pour nos péchés. Ainsi, vous le voyez, chrétiens, tout ce que nous pouvons désirer se trouve renfermé dans l'Oraison dominicale. C'est ce qui faisait dire à sainte Thérèse : « Quelle sublime perfection dans cette prière évangélique ! Comme on y découvre la sagesse de son auteur ! Nous ne saurions lui en rendre de trop vives actions de grâces ! (1) »

D'ailleurs, ajoute Tertullien, et c'est la cinquième excellence du *Pater*, l'Oraison dominicale ne renferme pas seulement les devoirs de la prière qui consistent dans l'adoration de Dieu et les supplications de l'homme, mais elle embrasse presque toute la parole divine, toutes les règles de la discipline. Chaque mot dans sa simplicité apparente est rempli des plus profonds mystères et des plus éloquents leçons. Oui, je retrouve tout le christianisme dans le *Notre Père*, et avec tous ses enseignemens et toutes ses douceurs ! La première parole jette Bossuet dans le ravissement : « Notre Père », s'écrie-t-il, dès ce premier mot le cœur se fond d'amour. Dieu veut être notre Père par une adoption particulière. Il a un Fils unique qui lui est égal, en qui il a mis sa complaisance : il adopte les pécheurs ! Les hommes n'adoptent des enfans que lorsqu'ils n'en ont point ; Dieu qui avait un tel Fils nous adopte encore. L'adoption est un effet de l'amour ; car

(1) *Chemin de la perfection.*

on choisit celui qu'on adopte. La nature donne les autres enfans, l'amour seul fait les adoptifs. Dieu qui aime son Fils unique de tout son amour et jusqu'à l'infini, étend sur nous l'amour qu'il a pour lui. C'est ce que dit Jésus-Christ dans cette admirable prière qu'il fait à son Père pour nous : « Que l'amour dont vous m'aimez soit en eux, et moi je suis en eux (1) ». Aimons donc un tel Père. Disons mille et mille fois : Notre Père, notre Père, notre Père, ne vous aimerons-nous jamais ? Ne serons-nous jamais de vrais enfans pénétrés de vos tendresses paternelles (2) ». Ah ! chrétiens, que de choses nous dit le *Notre Père* ! Il nous dit que nous sommes tous frères, que notre patrie est au ciel, que le but de notre vie, l'unique nécessaire, c'est de glorifier Dieu en observant ses commandemens et par ce moyen mériter le Paradis ; il nous dit que nous sommes la misère, la faiblesse, l'ignominie ; il nous dit que Dieu est le souverain distributeur de toutes les grâces ; il nous dit qu'il est la bonté et la miséricorde. Le *Pater* ! mais il est à la fois le mémorial et l'exercice des plus belles vertus : de l'humilité en nous faisant nous agenouiller devant notre Seigneur et Maître pour implorer ses faveurs et confesser notre indigence et notre culpabilité ; de la religion, en nous faisant louer, honorer notre Créateur ; de la foi, en nous faisant reconnaître que Dieu est l'auteur de tous les biens ; de l'espérance, en nous le faisant proclamer comme le bienfaiteur des humains ; de la charité, en nous faisant prier pour la glorification universelle de notre Père céleste, en nous faisant aimer nos semblables comme nos frères, en nous faisant solliciter en

(1) Jean, xvii, 26.

(2) *Méditations sur l'Évangile*, xxii^e journée.

leur faveur les grâces d'en haut, et surtout en éteignant dans nos cœurs tout sentiment de haine et en nous inclinant à un généreux pardon. En vérité, saint Hilaire a eu raison de dire « que le *Pater* est un miroir qui, sous la transparence d'expressions simples et ordinaires, nous montre la splendeur des vérités les plus mystérieusement cachées ».

PRIONS ! dit donc le prêtre en commençant la préparation de l'action si sublime de la Communion, *Oremus*. Jamais, en effet, la prière n'a été plus opportune. Il s'agit pour nous, pauvres et faibles mortels, de recevoir notre Dieu ! Ne faut-il pas une grâce de choix pour préparer dans notre cœur une demeure à l'Éternel ? Et la grâce, comment s'obtient-elle, sinon par la prière ? Aussi bien, le *Pater* est pour nous la plus efficace des prières, comme nous venons de le voir. Les chrétiens de la primitive Église, instruits par les Apôtres, l'avaient en telle estime, *qu'ils ne récitaient pas d'autre oraison pour se préparer à la Communion*. Avant de la commencer, le prêtre invite tous les fidèles à s'unir à lui par ces paroles : « Prions ! » Il est convenable alors que toute oraison particulière cesse ; le peuple ne doit plus faire qu'un avec le célébrant pour réciter la *prière du Seigneur*. L'Église a voulu qu'elle fût précédée d'une préface, soit pour attirer les cœurs au respect, soit pour nous faire ressouvenir qu'enfants dégénérés, nous ne méritons pas de donner le nom de père à l'arbitre de nos destinées, à ce grand Dieu que nous avons si souvent offensé ; si nous prenons cette liberté, c'est uniquement parce que Notre-Seigneur nous y a encouragés. Chose remarquable ! dans les autres parties de l'office public, par exemple dans le Bréviaire, le *Pater* et le *Credo* se disent toujours bas, tandis qu'à la Messe, ils se chantent ou se récitent à

haute voix. La raison en est, qu'autrefois, on avait un si grand respect pour l'Oraison dominicale et le Symbole, qu'il était défendu de les dire à voix haute dans les assemblées où il pouvait se trouver des infidèles ou des catéchumènes. Or, comme ils avaient la liberté d'assister aux offices du jour et de la nuit, on prit le parti qu'on suit encore aujourd'hui de les réciter à voix basse. Mais, ces infidèles étant renvoyés du temple, après l'explication de l'Évangile, l'Église, qui ne comptait plus que des enfants, n'avait plus à craindre de compromettre ses mystères par la récitation publique de ces prières sacrées. Dans l'Église grecque, tout le peuple récite le *Pater* avec le prêtre. Cet usage subsista en France jusqu'à Charlemagne qui le fit remplacer par celui de Rome. Cependant, pour en conserver quelque vestige, on a laissé au peuple l'honneur de réciter la dernière demande : « Mais délivrez-nous du mal ». Par là, il s'associe à tous les désirs que le prêtre vient d'exprimer. Le prêtre répond : *Amen*, pour confirmer et appuyer la prière de l'assemblée.

Après avoir récité l'Oraison dominicale, le peuple chrétien, célébrant et assistants, recourt à l'intercession des saints. Il désigne nommément : la bienheureuse et glorieuse Vierge Marie, les saints apôtres Pierre et Paul, qui ont cimenté de leur sang l'Église de Rome, et saint André, que Rome a toujours spécialement révééré comme frère de saint Pierre.

Enfin, en son nom propre et au nom de ses frères, le prêtre s'adresse à Notre-Seigneur Jésus-Christ réellement présent sur l'autel. C'est la première fois, depuis la Consécration, qu'il parle au Sauveur du monde. Avec combien de raison il a recours à lui ! Jésus-Christ, en effet, n'est pas seulement notre Victime, il est encore le souverain distributeur des grâces. Il n'est

pas seulement le Sauveur immolé, mais il est encore le Sauveur ressuscité, glorieusement régnant dans les cieux. C'est ce que signifie le mélange du corps et du sang de Jésus-Christ dans le calice, après la fraction de l'Hostie. A l'heure présente, le corps de Jésus n'est point séparé de son sang, le sang de Jésus n'est point séparé de son corps ; Jésus est véritablement vivant, et gouverne en maître le ciel et la terre.

Remarquons que dans cette commune préparation, le prêtre et les fidèles demandent la *paix* avec une grande instance. Le prêtre la demande par l'intercession des saints : *Da propitius pacem* ; il la souhaite aux fidèles en faisant trois fois avec l'Hostie le signe de la croix sur le calice, en disant : *Pax Domini sit semper vobiscum* ; il l'implore de Notre-Seigneur qui est venu l'apporter au monde : *Dona nobis pacem ; ... eam (Ecclesiam) secundum voluntatem tuam pacificare digneris*. Or, la paix que nous demandons, c'est la paix avec Dieu par la pureté de la conscience, par l'exemption du péché et de toute affection au péché, comme l'indique la prière *Agnus Dei*, que l'on dit trois fois, en se frappant la poitrine, pour signifier le désir et le repentir ; c'est la paix avec nous-mêmes et en nous-mêmes par la mortification de nos passions et par la soumission complète de notre volonté à la volonté de Dieu ; c'est la paix avec le prochain, qui nous fait renoncer à toute haine et à toute froideur, et qui nous fait prendre à son égard des dispositions de bienveillance et de miséricorde, paix signifiée : et par la fraction de l'hostie, car autrefois, on en distribuait au peuple les fragments, et par le mélange du pain et du vin consacrés, et par le baiser de paix qui se donne aujourd'hui entre ecclésiastiques, aux messes solennelles, et qui se donnait autrefois d'une manière géné-

rale dans l'assemblée, les hommes aux hommes, les femmes aux femmes, se souvenant de ce précepte du Seigneur : *Si, quand vous allez faire votre offrande, vous vous souvenez que votre frère a quelque chose contre vous, allez d'abord vous réconcilier avec votre frère, et vous viendrez ensuite offrir votre présent* (1).

II. Mais le prêtre a besoin de se recueillir davantage et de prier pour lui d'une manière plus spéciale.

Dans les premiers siècles, le célébrant se contentait, pour communier, des prières dont nous venons de parler. Mais plusieurs saints prêtres, n'ayant pu voir approcher le moment de la réception du corps de Jésus-Christ sans être saisis de respect et sans éprouver un pieux tremblement, ont senti le besoin de demander, avec plus d'instance, le pardon de leurs péchés et la grâce de participer dignement à la sainte Eucharistie. De là est venu un grand nombre d'oraisons toutes pleines des sentiments de la piété la plus tendre, parmi lesquelles l'Église a choisi les deux qu'elle fait réciter aujourd'hui à ses ministres. Comme la prière est chose importante ! Tout avant de communier, le prêtre veut diriger son intention ; et sa pensée prend la forme de la prière. Il demande au Seigneur que sa communion produise les effets qu'elle doit réaliser, c'est-à-dire l'éloignement du péché, l'affermissement dans le bien et l'union à Dieu ; il le supplie de vouloir bien faire que cette action sainte, loin de lui être un sujet de condamnation, lui soit, au contraire, une protection de l'âme et du corps, une médecine divine qui le guérisse de toute infirmité !

(1) Matth., v, 24.

Alors le prêtre s'abaisse jusqu'à terre en faisant la genuflexion, parce que, selon la parole de saint Augustin, nul ne doit manger la chair du Sauveur, sans l'avoir adorée auparavant ; il soupire après son Dieu, et, dans la véhémence de son désir, *avant même d'être entièrement relevé*, il s'écrie avec le Roi-prophète : *Je recevrai le pain céleste, et j'invoquerai le nom du Seigneur !* (1)

Mais, ô divine sagesse de l'Église notre mère, ô sublime délicatesse de sentiment dans le bon prêtre ! A peine a-t-il pris dans ses mains la divine hostie qu'il avait hâte de manger, qu'il est saisi d'un sentiment d'humilité profonde en songeant à sa misère et à son indignité. Il s'arrête, il éprouve encore le besoin de prier ; il s'incline avec respect, et, se frappant la poitrine comme le publicain, il s'écrie en empruntant les paroles du Centurion : *Seigneur, je ne suis pas digne que vous entriez sous mon toit, mais dites seulement une parole, et mon âme sera guérie !* (2) Il sait, comme dit saint Augustin, que le Centurion a plu au Seigneur par son humilité, que l'humilité dilate le cœur, et le dispose à recevoir plus de grâces, que les collines laissent glisser l'eau sans la garder, tandis qu'elle est recueillie dans les vallées : *Humilitate centurio placuit. Quanto humilior, tanto capacior, tanto plenior. Colles enim aquam revellunt, valles implentur* (3).

Après cela, le prêtre, plein de confiance dans la bonté et la puissance divine, fait un signe de croix

(1) Ps., cxv, 13.

(2) Luc., vii, 6 et 7.

(3) S. Aug., *Serm.* LXXVII.

avec les deux parties réunies de la sainte Hostie, en disant : « Que le corps de Notre-Seigneur Jésus-Christ garde mon âme pour la vie éternelle. Amen ! » La possession de la vie éternelle ! c'est la grâce suprême ; et la communion, c'est le plus efficace moyen de l'obtenir, selon cette parole : *Celui qui mange ma chair et boit mon sang a la vie éternelle* (1). Tout en faisant un acte de foi à la Présence Réelle, le prêtre confesse ces vérités. Après la communion sous l'espèce du pain, il se recueille un instant, puis, rompant le silence, il s'écrie : *Que rendrai-je au Seigneur pour tous les biens dont il m'a comblé ! Je prendrai le calice du salut* (c'est-à-dire le calice qui renferme l'Auteur de notre salut), *et j'invoquerai le nom du Seigneur. J'invoquerai le nom du Seigneur, en chantant ses louanges, et je serai à couvert de mes ennemis !* (2) Au fait, la bonne manière de remercier, c'est de le faire par Jésus-Christ, en Jésus-Christ et avec Jésus-Christ. Alors, prenant le calice avec lequel il trace un signe de croix, pour montrer qu'il contient le vrai sang du Sauveur, qui a été versé sur le Calvaire, il dit : « Que le sang de Notre-Seigneur Jésus-Christ garde mon âme pour la vie éternelle. Amen ! » Et aussitôt, il prend avec révérence le précieux Sang, et le Sacrifice est consommé.

III. Alors vient la communion du peuple. Parce que celui qui est saint doit se sanctifier encore, et parce qu'on ne saurait être trop pur, pour approcher du Dieu de toute sainteté, les heureux fidèles qui doivent participer aux mystères sacrés font, par l'intermédiaire

(1) Joan., v, 24.

(2) Ps. cxv, 12, et ps. xvii, 4.

du servant, une confession générale de leurs péchés, en témoignant leur repentir et en demandant à la Cour céleste de leur en obtenir le pardon. Ne l'oublions pas, le *Confiteor* est un sacramental : récitons-le avec un vrai sentiment de contrition. Le célébrant donne l'absolution générale, qui est aussi un sacramental : recevons-la avec une grande ferveur. Alors le ministre du Seigneur excite les assistants à la dévotion actuelle, en réveillant leur foi, leur confiance et leur amour par ces paroles de saint Jean-Baptiste, si douces, si tendres et si belles : *Voici l'Agneau de Dieu, voici Celui qui efface les péchés du monde !* (1) Il n'est pas loin votre Dieu : *le voici* ; ne craignez pas : il est plein de douceur, c'est un *agneau* ; il vous a tant aimés, qu'il a voulu être immolé pour l'expiation de vos péchés, et aujourd'hui, il veut vous donner sa chair adorable en nourriture !

Mais l'humilité doit surnager au-dessus de toutes nos dispositions. C'est pourquoi le prêtre, au nom de tous les fidèles qui vont communier, redit trois fois la parole du Centurion qu'il s'est appliquée à lui-même : *Seigneur, je ne suis pas digne que vous entriez sous mon toit, etc...* Après quoi, faisant le signe de la croix avec l'Hostie, il la dépose sur la langue des communicants en leur faisant à chacun ce souhait magnifique : « Que le corps de Notre-Seigneur Jésus-Christ garde votre âme pour la vie éternelle. Ainsi soit-il ! » Autrefois, c'étaient les fidèles eux-mêmes qui répondaient : « Ainsi soit-il ! » Qu'au moins, maintenant, ils le disent du fond du cœur ; et qu'après avoir reçu le corps sacré de Jésus-Christ, ils s'en retournent à leur place, re-

(1) Joan., I, 29.

cueillis, paisibles, heureux, saintement fiers de porter Dieu dans leur poitrine, se souvenant que leur ange gardien les accompagne, anéanti dans l'adoration, et que les anges de leurs frères se prosternent sur leur passage !

Si nous ne communions pas réellement, ne manquons pas de communier spirituellement. C'est le moment le plus propice pour cet exercice si important de la vie chrétienne. Faisons un acte de foi bien senti à la Présence Réelle ; désirons vivement recevoir notre bon Sauveur ; témoignons-lui tout notre amour ; et, à n'en pas douter, il nous fera participer, dans une mesure que lui seul connaît, à quelque chose des fruits de la communion sacramentelle.

Contemplez les traits de ce chrétien qui adore en lui son Sauveur. Ne diriez-vous pas que, si cette bouche fermée par le recueillement s'ouvrait tout à coup, une voix en sortirait, essayant, d'un ton plaintif encore, le cantique des cieux. Elle chanterait comme un ange gémit, elle gémirait comme chante un mortel !

Mgr GERBET.
